

Amia Lieblich. *Aviv Shnot*. (« Au printemps de la vie »). Éditions Shoken, Tel-Aviv, 1987.

L'auteur est professeur de psychologie à l'Université hébraïque de Jérusalem et a publié par le passé plusieurs études socio-psychologiques sur les deux « vaches sacrées » de la société israélienne : l'armée et le kibboutz.

Dans ce dernier ouvrage, publié comme les précédents en dehors du monde universitaire et déjà paru en anglais aux États-Unis, Lieblich tente de sonder l'âme d'une trentaine de jeunes étudiants en première année, quelques mois après la fin de leur service militaire, dans le cadre duquel ils avaient tous participé, de près ou de loin, à la guerre du Liban.

L'enquête de Lieblich ne peut prétendre donner une image exhaustive de l'armée israélienne, et elle précise d'ailleurs elle-même que son travail ne présente aucune valeur statistique générale. Tout d'abord, elle ne traite que de jeunes recrues mobilisées dans le cadre du service militaire obligatoire, et n'inclut pas les réservistes, qui constituent un élément incontournable de la société militaire israélienne. Puis, elle n'interroge que des garçons, alors que les jeunes filles israéliennes effectuent elles aussi un service militaire obligatoire (d'environ deux ans, les garçons trois ans), et que la plupart des bases militaires sont mixtes. Et surtout, le fait d'avoir choisi ses interlocuteurs sur les bancs des universités implique que la plupart d'entre eux soient issus de milieux relativement aisés. Elle explique dans sa préface :

*« ... J'ai choisi d'enquêter au sein du groupe dirigeant de la société israélienne, auprès de ceux qui modèleront l'image de l'État au cours des années à venir. Ils ont tous terminé leurs études secondaires, et tous ont choisi de faire des études supérieures après leur service militaire. Aucun n'a vécu l'expérience de la prison militaire, ou d'une blessure grave... J'ai voulu appréhender les rapports entre soldats, entre soldats et officiers, entre soldats et familles... »*

Lieblikh n'a eu aucun mal à trouver des jeunes gens désireux de répondre à ses longs questionnaires (jusqu'à douze heures d'entretien avec chaque participant) :

*« ... La plupart d'entre eux étaient heureux de se confier à une oreille attentive, de se donner ainsi l'occasion de digérer leur expérience militaire. Beaucoup m'ont dit que les entretiens avaient eu pour eux une valeur thérapeutique, et plusieurs m'ont demandé de recevoir leurs amis... »*

A l'âge où les jeunes Américains de la middle-class quittent leur environnement familial sécurisant pour la vie agréable des collèges, leurs contemporains israéliens — dont l'adolescence présente bien des points communs avec celle des « teenagers » — entament trois longues années de vie militaire, avec la certitude *largement partagée* d'avoir à vivre une prochaine guerre. Selon l'un des interviewés de Lieblikh :

*« ... A l'armée, le jeune apprend à écraser l'autre, à voler, à utiliser la violence, parfois à tirer profit de la faiblesse de son meilleur ami. C'est avec ce bagage que nous entrons tous dans la vie civile. Alors il n'y a rien d'étonnant que, dans ce pays, tout le monde est tendu, que c'est la loi du plus fort qui prédomine et qu'il n'y a pas de tolérance élémentaire entre les gens... »*

Aussi étonnant que cela puisse paraître, les adolescents israéliens ne sont pas vraiment préparés à la réalité de la vie militaire. Leurs témoignages revêtent souvent la forme de véritables réquisitoires contre leurs parents et leurs aînés :

*« ... Mon père a fait de longues années d'armée de métier, et ma mère était soldate au Nahal. J'ai toujours senti, même si ce n'était pas dit clairement, qu'ils attendaient de moi que je devienne un combattant d'élite, mais personne ne m'a jamais dit que cette vie comportait aussi des crises graves, et personne ne m'a appris comment faire pour surmonter ces crises. Je ne m'imaginais même pas, par exemple, que l'on puisse avoir peur de mourir. Je me rappelle qu'un jour, lorsque j'étais enfant, j'avais dit : " Je ne veux pas aller à l'armée. " On m'avait fait taire immédiatement... »*

L'idéalisation de la condition de soldat, véhiculée tant par la famille que par les amis plus âgés, qui préfèrent se vanter de leurs succès physiques, sociaux, guerriers et amoureux lors des permissions, plutôt que de parler des moments difficiles, s'ajoute à la nostalgie de l'épopée du Palmakh, du Nahal et de la facile victoire de la guerre de Six Jours, et laisse la jeune recrue complètement démunie devant la réalité dans laquelle elle est plongée, dès les premiers jours de l'entraînement :

*« ... Un lieutenant est arrivé, et il a crié : " Dès cet instant, vous êtes à Golani. Golani, c'est trois ans à courir avec un gros paquet sur le dos. Et celui qui veut quitter Golani, il ne peut le faire que sur une civière, avec son numéro matricule dans la bouche. " Cela m'a complètement perturbé. Autour de moi, les autres étaient blêmes... »*

Ou encore :

*« ... Je savais que l'armée n'était pas une partie de plaisir, et je m'étais préparé à investir beaucoup. Malgré tout, je ne soupçonnais pas ce qui allait vraiment m'arriver. Avant l'armée, personne ne sait ce que cela veut dire d'être humilié par un officier, ou de se retrouver en train de courir sous la pluie sans aucun but... »*

Lieblikh pense qu'il y a une grande absence de communication entre les soldats et les civils, en particulier entre les soldats et leurs parents. Elle dit :

*« ... C'est un âge où on ne parle pas à ses parents. Lors de son service militaire, mon fils arrivait en permission, et je sentais qu'il avait des problèmes, mais il me rassurait en me disant : " Ne t'en fais pas, je tiens le coup. " Puis il allait se coucher, et ne se réveillait qu'après vingt-quatre heures de sommeil... »*

Selon elle, il y aurait un accord tacite de silence entre les soldats et la société civile, que la presse ne réussit pas à briser. L'expérience des soldats n'est pas transmise aux plus jeunes, et chacun arrive à la mobilisation, animé par les mêmes mythes virils et guerriers que ses aînés. Cela est vrai pour les difficultés physiques, pour les humiliations dues à la rudesse des officiers, mais cela est tout autant perceptible en ce qui concerne l'expérience de la guerre, du service dans les territoires occupés, ou au Liban. La presse israélienne s'est tellement fait l'écho du « *désarroi* » et des problèmes de conscience des soldats israéliens devant la population palestinienne et libanaise qu'il est bon, à la lecture de ce livre, de remettre les pendules à l'heure : les jeunes gens interviewés ne sont pas particulièrement fiers des tâches qu'ils ont accomplies à Gaza, en Cisjordanie ou au Liban, mais ils assument totalement leur rôle, et aucun d'eux n'a jamais envisagé l'idée de refuser un ordre. En racontant comment ils ont tiré sur des civils, battu des adolescents ou ratissé les camps palestiniens, ils disent souvent : « *Je ne me reconnais pas moi-même* », ou bien : « *J'ai été entraîné par les autres.* » Ils mettent leur comportement violent sur le compte des circonstances sur le terrain, sur le désir de venger leurs camarades tués ou blessés, et parfois sur la jouissance d'avoir l'occasion de faire « *pour de vrai* » ce qu'ils s'étaient entraînés à faire lors des exercices. Ainsi, le témoignage d'un officier sur le départ de son unité au Liban :

*« ... Pendant les préparatifs, j'avais un sentiment de fête : j'allais avoir l'occasion de réaliser tout ce que j'avais appris au cours d'officiers. Nous nous étions préparés, nous nous étions entraînés, et voilà que nous allions maintenant exécuter. Et puis on se sent bien ensemble. Pendant la guerre, les gens travaillent en équipe, l'intendance marche bien, on peut demander tout le matériel qu'on veut, il y a des nouvelles munitions en abondance, on se sent prêt... »*

Le vocabulaire politique des interviewés est proprement consternant. Le Palestinien, ou même le Libanais, n'est presque jamais désigné comme tel : l'ennemi est toujours « *un terroriste* ». La classe politique israélienne est perçue comme une entité lointaine, on écoute la radio mais on ne s'intéresse pas aux commentaires

et aux analyses des journaux. Il n'est quasiment jamais fait état de débats idéologiques entre les soldats, qui n'expriment pas, ou fort peu, de positions politiques. Dans sa postface, Lieblikh se dit choquée d'avoir découvert que la plupart d'entre eux « *ne considéraient même pas l'existence d'Israël comme un élément de l'histoire juive* ». En tout état de cause, même ceux qui affirment avoir des positions politiques ne ressentent pas le besoin de lier ces positions à leur condition de soldat :

*« ... Un soldat bien entraîné, même s'il est un pacifiste juré, veut montrer ce qu'il sait faire. C'est une question de professionnalisme. Politiquement, j'étais très opposé à la guerre du Liban, mais en tant que soldat je voulais aller à la guerre. J'ai du mal à vous expliquer cette contradiction, mais je peux vous dire qu'elle est commune à beaucoup de gens... »*

Le « professionnalisme » est, de fait, la qualité la plus souvent évoquée, celle que l'on aspire le plus à acquérir. Le « professionnalisme » est placé en tête des valeurs militaires dans toutes les unités dont sont issus les interviewés, mais les témoignages des jeunes gens qui ont servi dans les services de renseignement lui accordent un statut carrément mythique :

*« ... Il ne suffit pas de bien connaître l'arabe pour être un bon professionnel. Il faut aussi être appliqué et avoir de la discipline intérieure. Je travaillais treize heures par jour sans interruption, mais je n'étais pas fatigué, car le travail m'intéressait et je voulais être le meilleur... J'aurais voulu arriver à un degré de professionnalisme qui donne ce sentiment formidable d'être complètement opérationnel... »*

L'une des clefs des rapports privilégiés que les Israéliens entretiennent avec l'uniforme, l'une des raisons pour lesquelles l'adulte israélien reste toujours nostalgique des trois années passées sous les drapeaux, malgré l'inconvénient majeur qui consiste à faire la guerre plutôt que de profiter paisiblement du « printemps de la vie », est peut-être donnée par l'un des interviewés de Lieblikh, un officier tout juste démobilisé :

*« ... Où trouverez-vous, dans le monde, un garçon de vingt et un ans, responsable du travail de quarante professionnels, avec une voiture de fonction et une secrétaire personnelle ? Lorsque j'ai rendu mon uniforme, je me suis retrouvé étudiant en première année à l'université, avec de grandes difficultés à résoudre mes exercices d'introduction aux sciences économiques, et ce que j'étais avant n'intéresse plus personne... »*

Lorsqu'on veut tenter de comprendre l'état d'esprit collectif des Israéliens face à la guerre qu'ils mènent contre le monde arabe et contre les Palestiniens, il ne suffit sans doute pas d'analyser l'histoire du conflit et ses derniers développements. Il faut également lire ce genre d'études, qui lèvent le voile sur les motivations psychologiques quotidiennes d'une société dans laquelle l'armée occupe une place tellement omniprésente que les psychologues s'y penchent, telle des mères poules, sur les problèmes personnels des jeunes recrues. Les conclusions qu'Amia Lieblikh a tirées de son enquête sont, en elles-mêmes, représentatives de cet état d'esprit,

puisque'elle mène actuellement campagne auprès des autorités militaires et scolaires israéliennes, auxquelles elle propose de consacrer des cours spéciaux à la préparation psychologique des lycéens avant leur mobilisation.

Simone BITTON